

GRAND ÉCRAN

Imitation, volontaire ou non

LA CHRONIQUE
DE FREDDY
BUACHE

Fondateur
de la
Cinémathèque
suisse

«PAS DOUCE» De Jeanne
Waltz. Avec Isild Le Besco,
Steven de Almeida et Lio

Un spectateur, intéressé par le film vu sur l'écran et non seulement par l'intrigue que dégage sa projection, devrait lire le générique au début, puis celui qui se développe derrière l'image finale. Cette application, presque toujours négligée, signale qu'au-delà du nom des auteurs et des interprètes une réunion de forces économiques assura le tournage, qu'on suppose décidé non seulement au service du bénéfice financier mais également à des fins moins sordides: offrir, en plus d'un bon divertissement, un contenu de qualité relatif à notre monde.

Scénario d'une Bâloise
romande

Dans le cas particulier, nous constatons que des énergies multiples, à partir d'un scénario gratifié par tous, ont permis sa

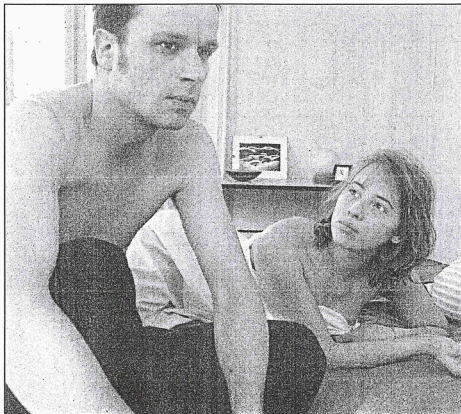
mise en scène par une Bâloise, éduquée en Romandie, habitant depuis longtemps au Portugal, produite par un Français (Didier Haudepin) et un Suisse (Pierre-Alain Meyer), grâce à des appuis officiels venus des deux côtés de la frontière. Le projet bénéficia de l'accord d'Isild Le Besco, jeune comédienne parisienne déjà dirigée par d'excellents cinéastes, à commencer par Benoît Jacquot («L'Intouchable», à Cannes 2006, n'est jamais parvenu jusqu'à nous).

A La Chaux-de-Fonds

Le récit, qui devrait gagner la morale d'un conte plutôt qu'un vague réalisme sentimental, montre l'héroïne, Fred (un prénom masculin), à La Chaux-de-Fonds, une ville à découvrir mais dont l'ouvrage tire peu d'éléments éloquentes. Fred apparaît d'emblée sur un vélo, montant un chemin pentu devant un lac et, sans hésitation, le souvenir (hormis les haltes) de Nathalie Baye dans «Sauve qui peut (la vie)» (1981) surgit.

On pense à Godard

L'imitation, peut-être involontaire, annonce pourtant la séquence qui suit et qui décrit sous les feuillages et les buissons un rappel d'Isabelle Huppert dans «Passion» (1982). Ces comparaisons nettes s'imposent d'autant mieux que le



DUO Christophe Sermet (à g.) et Isild Le Besco (à dr.) jouent dans ce film de Jeanne Waltz. »

montage, la façon d'appréhender les actions, de les couper, de jouer des fragments dialogues et d'une absence de conti-

nuité participent du système cher à Godard. Une telle influence ne constitue pas un défaut, à la condition de savoir

exploiter cette liberté narrative, perspective fort douteuse ici, car le procédé ne se hisse aucunement en puissance de

style, et l'imitation, même louable, reste superficielle. Fred, infirmière à l'hôpital, éprouve mille difficultés à vivre dans la société qui l'entoure. Contrainte de soigner des malades et d'aider les mourants, négligée par les hommes qui la rencontrent, elle souhaite qu'au dehors de son métier les gens la jugent «Pas douce».

L'art d'éviter les clichés

Elle possède une carabine, se rend au stand de tir avec plaisir, songe néanmoins au suicide pendant ses randonnées sous les sapins. Un jour, affolée, prête à quitter la vie, agacée par une circonstance imprévue, elle vise un enfant, sans doute révolté comme elle, et doit le soigner à cause de sa profession, laissant ignorer son geste jusqu'à l'instant d'un jugement de compréhension de l'un par l'autre qui les réconcilie tandis qu'arrivent les gendarmes. L'art d'éviter les clichés, rembourrés d'explicites motivations, ne suffit pas à sauver le propos, qui retombe aux vieilles traditions parce qu'il évite ce qui chez les peintres (et chez Godard) s'exprime par l'importance des zones blanches (le non-peint) entre les zones de couleurs, fait curieux, les seules ainsi disposées à composer des ensembles en leur conférant un sens à la fois personnel et de plénitude sociale.